

À l'épreuve du réel

PIERRE PERRAULT (entretiens avec Simone Suchet), *Un homme debout*, Montréal, Varia, 2015, 208 pages

OLIVIER DUCHARME ET PIERRE-ALEXANDRE FRADET, *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2016, 206 pages

Pascal Chevette

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevette, P. (2016). Compte rendu de [À l'épreuve du réel / PIERRE PERRAULT (entretiens avec Simone Suchet), *Un homme debout*, Montréal, Varia, 2015, 208 pages / OLIVIER DUCHARME ET PIERRE-ALEXANDRE FRADET, *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2016, 206 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 33–34.

À L'ÉPREUVE DU RÉEL

Pascal Chevrette

PIERRE PERRAULT (entretiens avec Simone Suchet)

UN HOMME DEBOUT

Montréal, Varia, 2015, 208 pages

OLIVIER DUCHARME ET PIERRE-ALEXANDRE FRADET

UNE VIE SANS BON SENS. REGARD PHILOSOPHIQUE SUR PIERRE PERRAULT

Montréal, Éditions Nota Bene, 2016, 206 pages

Dans un court essai intitulé «Le livre du fleuve», Pierre Perrault s'étonne toujours de cet Alexis rencontré à l'île aux Coudres, ce «Socrate qui a beaucoup navigué». Indéniablement, une part de Pierre Perrault n'est jamais revenue de l'île où l'on apprend à vivre en vivant. Au crépuscule de sa vie, Perrault formulait alors avec une grande clarté le cœur même de son étonnement philosophique: «[q]uand j'ai rencontré Alexis au début des années cinquante, je ne soupçonnais pas qu'il avait construit, à même lui-même et un bref récit, toute une compréhension d'un fleuve et d'une île et qu'il allait m'enseigner une étrange exploration.» Plus loin dans son texte, il ajoutait: «Et je constate qu'il parle en connaissance. Je l'écoute. Il recommence toute la philosophie pour rendre compte des origines» (*Nous autres icitte à l'île*, L'Hexagone, 1999).

Quand on y pense, comment ne pas attribuer à Perrault ce que lui-même disait à propos d'Alexis? Ce grand sportif et homme du dehors, qui a délaissé le droit et l'humanité des livres, a saisi l'opportunité de la caméra, du magnétophone et des mots pour laisser une œuvre cinématographique et littéraire ayant multiplié les points de contact avec le réel. Comment ne pas reconnaître dans l'œuvre de Pierre Perrault un regard philosophique?

Deux récentes publications nous ramènent à cette œuvre, bien que toutes deux le fassent de façons diamétralement opposées.

LE PRIMITIF

Un homme debout est un livre d'entretien signé Simone Suchet, une journaliste qui a vécu au Québec entre 1977 et 1984 avant de regagner la France pour travailler à l'ambassade du Canada. Le projet de cet entretien, débuté à cette époque, a connu plusieurs soubresauts, s'est renoué dans les rencontres avec le principal intéressé pour

finallement s'incarner dans cet ouvrage qui retrace le cheminement personnel et intellectuel de l'écrivain et cinéaste.

Tout ce qu'on connaît de Perrault y passe, le parcours est englobant: cinéma, territoire, nature, culture, documentaire et cinéma direct, parole collective et communauté, chasse, et ce Québec, «l'obsession de Perrault [...] qui ne l'a jamais quitté et à laquelle il a consacré une énergie sans faille.» L'entretien nous mène de son enfance à Montréal jusqu'à l'île aux Coudres et à l'Abitibi des colons, de la Bretagne à l'Arctique. Perrault présente les grands cycles de sa filmographie, discute cinéma et production, vilipende l'impérialisme culturel hollywoodien et l'état d'aliénation de notre culture. Il insiste sur son «gout d'être dehors» et parle de «culture du pain», une expression qui retient l'attention de l'interviewer. Si l'on connaît le personnage, on ne se surprend pas de retrouver dans sa parole les étapes de sa longue «recherche d'appartenance», toute québécoise, qui a ses racines et résonances profondes. L'homme se révèle dans cette intégrité, cette probité, ces excès et idées fixes qu'on lui connaît, infatigable aventurier doté d'une inlassable curiosité.

L'homme se révèle dans cette intégrité, cette probité, ces excès et idées fixes qu'on lui connaît, infatigable aventurier doté d'une inlassable curiosité.

Un homme debout est une bonne introduction, correcte, complète. L'ouvrage ratisse large. Bien que le contenu de ce livre a traversé les années, le propos conserve une saveur actuelle. Perrault témoigne d'un sens aigu de la culture, ce que révèle ses idées et souvenirs sur *La bête lumineuse*, *La grande allure* ou encore ses rencontres déterminantes avec Hauris Lalancette, Marie Tremblay ou les chasseurs innus du Mouchouanipi.

Homme de conviction, homme debout, Perrault dit cependant que le message qu'il livrait n'était pas de nature politique, qu'il ne s'y restreignait pas. En parlant de *L'Oumigmag* ou *l'objectif documentaire*, un film dans lequel il repoussa les frontières de ce que l'œil humain peut capter, Perrault en vient à se dire «chasseur», à se percevoir comme un «homme primitif», ce qui ne peut manquer d'intriguer. C'est qu'il y a en effet chez lui une intarissable volonté à se déprendre de tout artifice, de toutes



conduites trafiquées, de toutes médiations. *L'homme debout*, le primitif qu'il cherche à être, doit être connecté au monde, être le plus en prise possible avec le réel. Voilà sans doute la nature ultime de son message qui se révèle au fil de l'entretien.

Simone Suchet a fait le choix éditorial d'enlever les questions pour laisser toute la place à la parole de Perrault. Ce choix est-il à l'avantage de l'ouvrage? La forme de l'interview aurait conféré à ce travail une dimension dialogique. Ainsi, il y a quelque chose d'un peu inachevé dans sa division, dans les paragraphes et l'appareil de notes un peu fastidieux. *Un homme debout* en appelle à une autre forme de livre. C'est l'impression que j'ai eue en refermant la dernière page: on a ici, latent, un ouvrage plus vaste qui relèverait de la biographie. «Il faut du temps, dit Perrault, pour parvenir à trouver la bonne question, celle qui fera parler la personne interrogée. Il faut découvrir une substance. Il faut une intimité, une fréquentation, une confiance réciproque parce que tout le monde ne parlera pas de n'importe quoi à n'importe qui.» Malgré ses petits défauts, l'ouvrage de Suchet a trouvé cette substance.

RENOUÈLEMENTS

En revanche, l'étude d'Olivier Ducharme et de Pierre-Alexandre Fradet, parue chez Nota bene, suit une démarche tout à fait inverse de celle de Suchet. Ducharme et Fradet rapproche l'œuvre cinématographique de Perrault avec quelques philosophes (Friedrich Nietzsche, Michel Henry et Pierre Bourdieu). J'étais un peu perplexe sur la portée de cette étude. J'y suis entré avec des réserves, sans compter que les deux jeunes auteurs présentent leur ouvrage en se fondant sur la surinterprétation, une école de pensée s'autorisant à commenter la pensée d'auteurs avec le risque de «plier» une œuvre commentée à la thèse de l'analyste. Ducharme et Fradet l'affirme d'emblée: ils voient avantage à cette méthode qui aurait le potentiel de

L'analyse du cinéma perraultien devient donc intéressante non pas parce qu'elle illustrerait une thèse à la manière des philosophes, mais bien parce que Perrault rend plus concret ce qu'on pourrait nommer le «vitalisme» de ces philosophes revisités pour l'occasion.

PERRAULT

suite de la page 33

renouveler le regard sur une œuvre. En évoquant le corpus perraultien, les deux insistent pour ne pas dénaturer l'œuvre. Cette ligne de conduite du commentateur est à leurs yeux importante et on peut dire qu'ils la respectent. À chaque thème abordé, conscients de l'étrangeté de certains rapprochements, les deux auteurs mettent de l'avant les «apparentes divergences» pour mieux les surmonter.

Il importe également de dire que les deux auteurs, en abordant Perrault et les philosophes, prolongent les études du philosophe français Gilles Deleuze, commentateur de Nietzsche qui s'est également intéressé aux thèmes de la mémoire et de la fabulation dans le cinéma de Perrault. Et pour renforcer la pertinence de ces correspondances entre images et notions philosophiques, Jean-Daniel Lafond rappelle dans la préface une rencontre inusitée entre Perrault et Michel Serres, dont l'œuvre a trouvé chez le cinéaste un lecteur attentif.

Cette étude rappelle qu'au cœur de la démarche de Perrault se trouve les questions du devenir et de l'actualisation de la vie :

Le cinéaste montre en effet, à travers ses documentaires, une vie qui germe et s'éveille, devient le lieu d'un apprentissage et se transmet de génération en génération. Il dévoile la genèse de cet apprentissage par la représentation de certains gestes du présent (p. 147-148).

L'analyse du cinéma perraultien devient donc intéressante non pas parce qu'elle illustrerait une thèse à la manière des philosophes, mais bien parce que Perrault rend plus concret ce qu'on pourrait nommer le «vitalisme» de ces philosophes revisités pour l'occasion.

LE GAI SAVOIR DE PIERRE PERRAULT

Une vie sans bon sens comporte deux parties. La première établit des rapprochements entre Nietzsche et Perrault autour de la question du devenir. Il n'est d'abord pas très évident de comprendre en quoi le cinéma de Perrault peut prendre appui sur les idées du célèbre philosophe allemand. Les deux n'ont-ils pas produit des œuvres différentes dans des contextes tout aussi différents? Pourtant, se trouvent chez les deux une volonté et une énergie similaires de renverser les idoles (celle de la morale chrétienne, celle de la culture de l'écrit) afin de renouer avec cet aspect changeant et fluctuant de la nature, le devenir. Sur quelques points, il y a donc bel et bien résonances: la mémoire, le primat du documentaire sur la fiction et le privilège de la culture vernaculaire sur la culture d'élite.

Les deux auteurs présentent succinctement et efficacement les grands thèmes de la philosophie nietzschéenne: généalogie de la morale, volonté de puissance, surhomme, nihilisme, création. Sur la question de la mémoire, leur parallèle permet de comprendre clairement que les films de Perrault ne sont ni régionalistes ni, surtout, nostalgiques. Si passé il y a chez Perrault (par exemple celui des habitants de l'île aux Coudres), celui-ci est «libre d'interprétation». L'héritage porté par Alexis, Grand-Louis, Léopold et les autres ne les empêche pas d'être dans une posture d'actualisation d'eux-mêmes et de leur communauté. La pêche aux marsouins telle que filmée dans *Pour la suite du monde* leur permet de réinventer un présent et de se redonner un avenir. C'est bien ce vers quoi nous guidait Nietzsche dans sa généalogie de la morale, lui qui en son temps constatait un «étiolement» des valeurs et en appelait à une régénération par l'affirmation et la création. Son «souci d'affirmer la vie», que synthétisait l'expression «volonté de puissance», rencontrerait donc assez aisément la vivacité des gens de l'île aux

Coudres. Conclusion de Fradet et Ducharme: «l'œuvre perraultienne est donc tout à fait nietzschéenne en ce qu'elle mobilise le passé pour jeter un éclairage sur l'avenir et nous invite à nous choisir nous-mêmes, politiquement et individuellement» (p. 46).

Le chapitre consacré à établir des parallèles entre le phénoménologue Michel Henry, le sociologue Pierre Bourdieu et Perrault est plus éclairant encore. L'œuvre de Henry demeure largement méconnue. C'est un phénoménologue français qui a écrit sur le corps pour avancer *grosso modo* que ce dernier était «affecté» par la vie tout autour de lui. Qu'avant d'être mu par une intention, le corps répondait à ce monde multiple et divers. Qu'avant d'être une subjectivité, d'avoir le «sentiment de soi», il y a ce «senti» et ce «donné» qui nous forcent à agir, qui nous in-corporent au monde. Henry, avec cette notion d'affectivité, nous fait comprendre la nature même d'un geste quotidien, d'une parole populaire, d'une pratique séculaire ou de ce que Pierre Bourdieu nommait un *habitus*. Si l'on revient à Perrault, sa minutie à s'effacer presque entièrement derrière ses sujets montre sa volonté d'aller à la rencontre de ce vécu. En filmant des actes, des gestes et des paroles, Perrault saisit ainsi ce «rapport présent à l'histoire vivante.» Pour le dire en termes simples, lorsque Perrault filme les chasseurs dans *Le pays de la terre sans arbre*, ce n'est pas tant la communauté innue qu'il filme, il va plus loin: il étudie une communauté au travail, il étudie ses pratiques, ses rituels d'appartenance, ses règles et sa mythologie construite autour du caribou.

On comprendra aisément qu'*Une vie sans bon sens* est une analyse substantielle. Elle montre de nombreux points d'appui illustrés par plusieurs exemples pertinents. L'ouvrage, synthèse d'études doctorales, fait bien voir la largeur de vue qu'embrasse Perrault dans sa façon de capter le réel. Cependant, la démarche de «surinterprétation» doit vraiment être prise avec un certain doigté sinon le lecteur trouvera qu'elle ne ressemble qu'à un périlleux exercice de dialectique. Les deux auteurs évitent de tomber dans le piège même si leur texte est parfois surchargé de circonlocutions, rappels et précautions pour tisser ces liens délicats.

En comprenant les multiples modalités cinématographiques de Perrault et son effacement relatif derrière les sujets de ses films, les deux jeunes analystes nous font voir que l'image perraultienne est une question, qu'elle enquête en profondeur. Que si elle reflète une conception esthétique précise du cinéaste de même que ses convictions fortes et ses engagements, elle possède de surcroît une dimension philosophique. Comme le philosophe qui cherche à se déprendre de ses préjugés, les images de Perrault cherchent à se déprendre elles aussi de préjugés, de clichés, de conditionnements. Le seul effort de saisir le réel est en soi une raison suffisante de s'aider des philosophes pour mieux apprécier la nature du cinéma du vécu, dont Perrault fut l'un des initiateurs les plus accomplis.

L'OBJECTIF DE PERRAULT

Pierre Perrault multiplie et approfondit les points de contact avec la réalité et la vie. En parlant de *L'Oumigmag ou l'objectif documentaire*, il écrit, dans *Un homme debout*, que c'est «le film le plus passionnant parce qu'il témoigne de la difficulté du premier contact» (p. 76). Perrault a voué un film à la rencontre entre la caméra et un bœuf musqué. Ce film assez mystérieux nous renvoie au regard de cet homme primitif auquel il s'identifiait métaphoriquement. Cet «objectif documentaire», cette «étrange exploration» filmique de 1993, a révélé un Perrault parvenu au sommet de son art qui, au milieu des plaines de l'Arctique, «recommen[çait] toute la philosophie pour rendre compte des origines.» ♦